



40097 - 10110

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
19  
11  
12  
13  
14



19 de Paris *Hyldenmeister*  
Rome 1844

1. (Kammer) Notice sur l'ouvrage: Grammaire arabe par Silvestre de Sacy. (Extrait du Mag. Encyclop)
- 2 Sacy Discours sur la Relation de l'Égypte par Abdallah
- 3 — Discours sur l'ouvrage de M. Abel Rémusat: Essai sur la langue et la littérature chinoises
- 4 — Discours sur les traductions des ouvrages écrits en langues orientales. (Extrait des discussions de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut.)
5. — Mémoire sur la dynastie des Assassins et sur l'origine de leur nom (Extrait du Moniteur. 1809)
6. — Lettre de l'éditeur du Moniteur sur l'Étymologie du nom des Assassins. (Extr. du Mon.)
7. Rousseau Mémoires sur les Ismaélites et les Nosaïens de Syrie avec des notes par J. de S. (Extr. des Annales des Voyages)
8. Sacy Nouveaux Renseignemens sur les Opérations militaires des Wahabites. (Extr. des Annales des Voyages)
- 9 — Notice de l'ouv. Recherches critiques et historiques sur la langue et la lit. de l'Égypte p. Decaromere (Extr. de M.E)
10. — Notice de l'ouv. Mémoires geogr. et hist. sur l'Égypte par Astruc. Premier — Second Extrait
11. — Notice de l'ouv. L'Appréciation du Monde p. Michel Perre (Extr. du Mag. Enc.)
- 12 — Notice de l'ouv. Annonciade etc.
- 13 — Notice de l'ouv. Description de quelques monnaies pp. Fräher Kasan 1808. (Extr. du Mag. Encycl)
14. — N. de l'ouv. Ancient Alphabets par Kemmer (Extr. du Magazine Encycl)





NOTICE  
DE L'OUVRAGE  
INTITULÉ :

Ἀμπουλφέδα Ἰσμαήλ βασιλέως Ἀπαμείας  
ἐν τῶν γεωγραφικῶν πινάκων περιγραφή Χωρα-  
μίας, Μαουραλνάχρης, Ἀραβίας, Αἰγύπτου,  
Περσίας, ἔτι ἡ τῆς Περσικῆς καὶ Ἐρυθρᾶς  
θαλάσσης, κ. τ. λ.; c'est-à-dire, *Descrip-  
tion de la Chorasmie, du Mawara'nahr,  
de l'Arabie, de l'Egypte, de la Perse,  
du golphe Persique et de la mer Rouge,  
extraite des Tables géographiques d'A-  
bou'lféda Ismaël, sultan d'Apamée, tra-  
duite de l'original arabe en grec vulgaire,  
d'après un manuscrit de la bibliothèque  
impériale de Vienne, et enrichie de quel-  
ques notes par M. DÉMÉTRIUS ALEXAN-  
DRIDÈS, natif de Tyrnave en Thessalie,  
et membre correspondant des Sociétés  
minéralogique et physique de Iéna; publiée  
par les soins et aux frais des frères Zosima,  
en arabe et en grec. Vienne, 1807.*

L'OUVRAGE que nous nous empressons d'an-  
noncer, est un nouveau bienfait offert à la



jeunesse grecque par MM. les frères Zosima. Non contents de lui faciliter les premiers moyens d'une instruction solide, en publiant pour son usage des éditions des écrivains célèbres de la Grèce, dont les travaux ont échappé aux ravages du temps, et d'assurer le mérite de ces éditions en en confiant le soin à la critique savante et exercée d'un de leurs plus illustres compatriotes, le docteur Coray, ils veulent encore procurer à cette même jeunesse studieuse le moyen de joindre à sa littérature nationale celle des peuples qui, pendant que l'Europe étoit plongée dans une funeste léthargie, veilloient à la conservation du feu sacré des sciences et de la littérature. Pour la première fois un écrivain arabe, que, malgré la grande réputation dont il jouit, les nations les plus éclairées de l'Europe ne possèdent encore que d'une manière fort imparfaite, paroît accompagné d'une version grecque; et si la portion que l'on nous donne aujourd'hui n'est qu'un essai, nous pouvons concevoir l'espérance de recevoir l'ouvrage entier de la même main. Ce seroit donc au zèle de quelques particuliers pour l'instruction de la jeunesse grecque, que la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne devroient enfin l'édition entière si longtemps désirée de l'original arabe de la *Géographie* d'ABOU'LFEDA. Puisse cette réflexion enflammer

«une noble émulation les savans et les gouvernemens qui, en réunissant leurs moyens, peuvent répandre parmi nous les meilleurs ouvrages des écrivains arabes et persans, et donner ainsi une nouvelle vie à la littérature orientale!

M. DÉMÉTRIUS ALEXANDRIDÈS, né en Thessalie, et auquel la nation grecque doit déjà une traduction de l'*Histoire de la Grèce* de GOLDSMITH (1), joint à la connoissance de plusieurs des langues de l'Europe, celle de l'arabe et du persan. Cette réunion de connoissances étoit nécessaire pour qu'il pût, en traduisant notre géographe arabe, faire usage des travaux des plus célèbres orientalistes qui ont

(1) La deuxième édition de cet ouvrage a paru à Vienne dans le cours de l'année dernière (1807), en 3 vol. in-8.°, dont le troisième contient un abrégé de l'Histoire Byzantine, et un Traité sur les arts, les sciences, la religion, les mœurs et les coutumes des Grecs.

Voici le titre de cet ouvrage: Γολδσμυθ Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος ἀπὸ τῆς πρώτης καταβολῆς τῶν Ἑλληνικῶν πραγμάτων ἕως τῆς ἀλώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως ὑπὸ τῶν Ὀθωμανῶν. Μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ προσηύπου τῆς Ἀγγλικῆς διαλέκτου κατὰ τὴν νεωτέραν ἐν Λονδίνῳ ἔκδοσιν εἰς τὴν καθ' ἡμᾶς τῶν Ἑλλήνων διάλεκτον, ἅμα δὲ καὶ ἐπισημειώθησα ὑπὸ Δημοσφείου Ἀλεξανδρείου ἰατροῦ, τοῦ ἐκ Τυριάτου τῆς Θεσσαλίας, καὶ μέλους ἀνεπίσηλλου τῶν ἐν Ἰόνῳ ἑταιριῶν, τῆς Ὀρθολογικῆς καὶ τῆς Φυσικῆς. Ἐκδόσις δεύτερα, κ. τ. λ. Ἐν Βιέννῃ τῆς Αὐστρίας, 1807.

écrit en latin, en anglois, en allemand ou en françois, et mettre à contribution d'HERBELOT, VANSLEB, REISKE, OUSELEY, MICHAELIS, NIEBUHR, etc. Si il ne paroît pas parfaitement instruit de ce que les dernières années ont produit en ce genre, on doit moins s'en étonner que lui tenir compte de ses travaux et de son zèle, et s'estimer heureux de pouvoir lui indiquer quelques nouvelles sources dont il saura faire un bon usage. Nous sommes assurés d'avance qu'il nous saura gré de contribuer ainsi à ses futurs succès, et qu'il nous pardonnera de lui faire apercevoir, dans le cours de cette notice, quelques erreurs qui lui sont échappées.

La géographie d'Abou'lféda est assez connue pour que nous ne nous arrêtions pas à la décrire. On sait qu'elle est divisée en tables, et que chacune de ces tables est accompagnée d'observations générales, et de descriptions sommaires des lieux contenus dans les tables. L'ouvrage entier est précédé d'une introduction ou de prolégomènes assez étendus. La géographie d'Abou'lféda a été traduite en latin par le célèbre Reiske, à l'exception de diverses tables qui avoient déjà été publiées; quelques portions seulement ont été données dans la langue originale avec ou sans traduction. Pour ne point allonger cette notice, nous nous contenterons de renvoyer les personnes

qui desireroient connoître exactement les portions qui ont déjà vu le jour, au premier *Specimen Bibliothecæ arabicæ* du savant et exact M. SCHNURRER de Tubingue.

Les morceaux que M. Démétrius vient de traduire en grec et de publier avec sa traduction, sont la description du Khowarezm et du Mawara'nahr, celles de l'Arabie, de l'Égypte, de la province de Perse, du golphe Persique et de la mer Rouge. Il a joint à cela les Tables des longitudes et latitudes des lieux, dressées par Nasir-eddin de Tous et Ulugh-beg; mais ces tables ont une pagination particulière. M. Démétrius a publié le texte d'Abou'l-féda, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, et il a consulté les éditions et les traductions données avant lui. Nous allons parcourir les divers morceaux sur lesquels s'étend son travail.

La description du Khowarezm et du Mawara'nahr est, depuis plus d'un siècle, entre les mains des savans. On la doit au célèbre GREAVE qui la publia à Londres en 1650, et elle a été réimprimée dans le tome 3 des *Geographi Græci minores*. Elle reparoît précédée de la courte préface dans laquelle Abou'l-féda expose le plan de son ouvrage et les motifs qui le lui ont fait entreprendre. Greave avoit déjà mis cette préface à la tête de son édition de ces deux tables. Remarquons ici

que les traducteurs de la géographie d'Abou'lféda semblent n'avoir pas bien saisi ce que cet auteur appelle *climat vrai* (*alikhlim alhakiki*), et *climat usuel* (*alikhlim alarfi*); du moins les expressions qu'ils ont employées pour rendre la dernière de ces deux dénominations, ne présentent-elles pas une idée claire. Greave et Gagnier ont traduit *clima cognitum*, et M. Démétrius κλίμα γνωστόν. Abou'lféda, dans ses prolégomènes, explique clairement sa pensée. Il appelle *climat vrai*, celui des sept climats formant la division mathématique de la partie habitable du globe, auquel appartient un lieu; et *climat usuel* ou *vulgaire*, le royaume, le pays ou la province, en un mot, la division géographico-politique dans laquelle ce même lieu est contenu, comme l'Irak, la Syrie, l'Égypte, etc. Aussi Reiske a-t-il employé, pour exprimer cela, les mots *clima nationale, seu provinciale*. Abou'lféda a cru cette distinction nécessaire, à cause des diverses acceptions du mot *ikhlim* chez les Arabes. Petis de la Croix a bien connu le sens qu'Abou'lféda a eu en vue, comme on le voit par la préface que la Roque a mise à la tête de sa traduction de la description de l'Arabie; mais il n'auroit pas dû traduire *ikhlim arfi* par *climat connu*, ce qui ne donne pas une idée nette et facile à saisir.

M. Démétrius a observé quelques variantes

entre l'édition d'Oxford et le texte de son manuscrit de Vienne; elles nous paroissent de peu d'importance: donnons-en un exemple. Aboul'féda dit qu'on brûle à Bokhara le bois qui provient des jardins de cette ville, où les buissons et les arbustes épineux des déserts voisins, que l'on y *apporte*. L'édition d'Oxford emploie, pour exprimer cette dernière idée, le verbe HAMALA, *porter*, et le manuscrit de Vienne offre le verbe DJALABA, *importer*. M. Démétrius (p. 182) semble préférer cette dernière leçon, parce que HAMALA, dit-il, signifie *porter un fardeau sur les épaules*, d'où vient, chez les Turcs, le mot *hammal* usité aussi des Grecs qui l'écrivent χαμμάλ, et qui veut dire *porte faix* (2); au lieu que DJALABA signifie *transporter d'un lieu dans un autre des marchandises*, comme esclaves, bestiaux, etc. *pour les vendre*. Par cette raison-là même, si j'avois à choisir entre les deux leçons, je préférerois celle de l'édition d'Oxford; mais l'une et l'autre sont bonnes: et l'usage du verbe HAMALA, en ce sens, est prouvé par un autre passage d'Aboul'féda qui, parlant de la ville de Siraf (p. 268), dit que le bois que l'on y emploie y est *apporté* (YOHMAL) du Zanguebar. Le même auteur dit que l'on *apporte* à Schiraz

(2) Ce mot a même passé dans le langage génois, où l'on dit dans le même sens *Cammali*.

tout ce qui sert à la consommation des habitans de cette ville, mais qu'on n'en *exporte* rien, et il emploie deux fois dans ce passage le verbe HAMALA. L'emploi du verbe DJALABA est également justifié par la description de la Mecque du Schérif Edrisi qu'on trouve ici p. 130.

M. Démétrius corrige tant le texte de l'édition d'Oxford que celui de son manuscrit, dans un passage voisin du précédent, où Abou'lféda dit que les eaux du Sogd se répandent, en débordant, sur le territoire de Bokhara. Il a cru devoir suppléer le mot ALEIHA, mais cette correction est inutile. M. Démétrius a pris le mot MEFIDH, *locus ubi exundant*, qui est ce que les Arabes appellent un *nom de temps et de lieu*, pour un participe ou adjectif verbal, et il l'a prononcé MOFIDH.

Je ne m'arrêterai point à ce genre d'observations minutieuses, dont le résultat d'ailleurs seroit de me ranger le plus souvent de l'avis de M. Démétrius; mais je dois observer un passage de la description du Mawara'lnahr, qui ne se trouve pas dans l'édition d'Oxford, et dont je crois que M. Démétrius n'a pas saisi le sens. Il s'agit, dans ce texte, d'une ville nommée *Nadjanicath* (3), située dans la con-

(3) Le grec porte *Madjanicath*, *Μαδζανικαθ*; mais c'est une faute qui est indiquée dans l'Errata.

trée de Samarcand du côté d'Osrouschna. Abou'lféda ajoute trois mots que M. Démétrius traduit ainsi ( pag. 65 ) : δι' ἧς ἠλθεν ὁ Σαμαανῆς, et il observe en note que cela signifie que *Samáni* est entré dans la partie intérieure de ce lieu, ἡτοι εἰσέβη εἰς τὸ ἐνδότερον μέρος. La même expression se retrouve dans la description de l'Arabie ( p. 91 ), où notre auteur, en parlant de Sahoul, fait aussi mention de Samáni : et M. Démétrius a encore traduit εἰς τῆς ὁποίας τὸ ἐνδότερον εἰσέβη ὁ Σαμαανῆς. Si le traducteur eût fait attention que Greave a traduit en cet endroit *quemadmodum Al-Samany putat*, il se seroit aperçu que le texte du manuscrit de Vienne devoit être corrigé et lu ainsi : *fima yadhonno* et non *fiha batana*, ce qui ne diffère presque que par des points en arabe, et qu'il falloit traduire *sivant l'opinion de Samáni*. Ce sens est celui qu'ont exprimé Greave, Petis de la Croix et Gagnier, dans le passage cité de la description de l'Arabie, et le texte de l'édition de Gagnier porte effectivement *fima yadhonno*. Si dans les petits géographes grecs on lit *fiha*, c'est vraisemblablement une faute d'impression.

Abou'lféda, à la fin de sa description du Mawara'nahr, fait mention du *Balhar* ou *Balhara*. On sait, par les Relations de deux voyageurs mahométans, publiées par Renau-

\*

dot, que c'étoit le nom du plus puissant raja ou roi de l'Inde. C'est aussi le sens que présente le texte d'Abou'lféda dans l'édition d'Oxford. M. Démétrius rejette la leçon de ce texte et celle du manuscrit de Vienne qui est effectivement contraire à la grammaire, et il propose deux conjectures qui, toutes deux, sont admissibles; mais le sens est toujours celui qu'a bien exprimé Greave: « Au pays de Khanbalik, du côté  
 « du midi, touchent les terres du Balhar,  
 « qui est le plus grand des rois de l'Inde, » et non pas, comme l'a entendu le traducteur grec « au pays de Khanbalik, du côté du midi,  
 « touchent les montagnes de Balhar, possession  
 « des rois de l'Inde (4). » M. Démétrius a pris *Balhar* pour un nom de lieu, et a prononcé MOULC, *possession*, au lieu de MELIC, *roi*, comme l'on doit prononcer si l'on admet la leçon qu'il a reçue dans le texte.

Aux descriptions du Khowarezm et du Mawara'nahr, succède celle de l'Arabie; Reiske l'a omise dans sa traduction ainsi que les deux précédentes, parce qu'elles avoient été déjà publiées. Celle de l'Arabie a été imprimée en arabe avec une traduction latine de Greave, dans le tome 3 des *Geographi Græci minores*. On en a aussi donné une tra-

(4) Ἐφάπτοσιν δὲ τῇ γῆ Σάν Μπαλέκ κατὰ μεσημερίαν καὶ ἔρη Μπαίλχαρ, κτῆμα τῶν βασιλείων τῆς Ἰνδίας. (p. 79),

duction française faite d'après la traduction latine manuscrite de Petis de la Croix qui avoit travaillé sur le texte arabe. Elle se trouve à la suite du Voyage dans la Palestine , publié par la Roque. Gagnier avoit entrepris de donner une édition complète de la Géographie d'Abou'lféda , collationnée sur plusieurs manuscrits , comparée avec quelques autres ouvrages de géographie ou relatifs à cette science , et accompagnée d'une version latine ; mais il n'y en a eu que soixante-douze pages imprimées qui contiennent la description de l'Arabie et une partie de celle de l'Egypte , et ce fragment est d'une extrême rareté. M. Démétrius paroît ou ne l'avoir pas connu , ou n'avoir pas pu se le procurer ; il n'a eu sous les yeux que l'édition de la description de l'Arabie qui fait partie des *Geographi Græci minores* , ce qui l'a privé de quelques bonnes leçons qui lui auroient servi à rectifier le texte de son manuscrit , et celui de l'édition de Greave.

C'est ici le lieu d'observer que l'on se tromperoit beaucoup si l'on considéroit la traduction de la Géographie d'Abou'lféda comme une entreprise facile ; il suffiroit , pour se convaincre du contraire , de comparer entre elles les trois éditions de la description de l'Arabie , et les quatre traductions que nous en avons. On reconnoîtroit bientôt et la nécessité de com-

parer plusieurs manuscrits pour obtenir la véritable leçon ; et quelle variété de connoissances il faut réunir pour ne se pas tromper dans ce choix , et pour saisir toujours le sens de l'auteur. Petis de la Croix , et après lui Gagnier , ont souvent suivi un texte préférable à celui de Greave , ou évité des contresens dans lesquels celui-ci étoit tombé , et plusieurs de ces fautes se retrouvent dans la traduction de M. Démétrius.

Donnons-en quelques exemples. En parlant du lieu nommé *Ardj* , où , avec l'article *Alardj* , Abou'lféda dit que c'est un bourg où il y a une *djami* , c'est-à-dire une mosquée dans laquelle on fait la prière du vendredi et la *khotba* (le *prône*) , et où par conséquent est établi un *khatib*. Ce sens , bien saisi par Petis de la Croix , que Gagnier a suivi , avoit échappé à Greave qui avoit traduit *Alardj... sunt vici multi*. M. Démétrius n'a pas mieux rendu le sens de l'auteur en disant Α'ρτζ ὑπάρχει χώρα ἀποικος.

Dans la description de l'Egypte (p. 211) , il ne s'est pas moins trompé sur la signification du même mot qu'il a rendu par πόλις πολύανδρος , tandis que Michaëlis avoit bien traduit *urbs est templum cathedrale habens*.

Au sujet du mont *Thabir* , notre géographe dit qu'il est situé entre Mina et Mozdelifa ,

stations célèbres dans les rites du pèlerinage de la Mecque; qu'on le voit de ces deux stations, et que du temps du paganisme, les pèlerins ne quittoient la station de Mozdélifa qu'après que le soleil levant avoit paru au dessus du mont Thabir. Tel est le sens que présentent les versions de Petis et de Gagnier, et le seul dont le texte soit susceptible. Cependant Greave avoit traduit *latet neque apparet in Mozdelafa, nisi ex oriente sole super Thabir*, sans doute parce qu'il ne s'étoit point rappelé que *djahiliyyèh* signifie les Arabes payens antérieurs à l'islamisme, et qu'il ignoroit que le mot *DAFAA* est un terme consacré aux cérémonies du pèlerinage. M. Démétrius a bien connu le sens de ces deux mots, mais il a eu tort de faire dire à Abou'lféda que *les Arabes payens ne montent sur le Thabir en quittant Mozdélifa, que quand le soleil est levé; ἐπὶ τὸ ὁποῖον οἱ ἔθνηκοὶ ἀπὸ Μοζδελαφᾶς ἀναβαίνουσι μόνον ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου*. Le mont Thabir ne fait point partie des stations du pèlerinage.

Je pourrois multiplier ces exemples; mais je me contenterai d'en donner encore deux, en citant deux passages dont l'intelligence dépend de la connoissance de certaines particularités relatives au territoire de la Mecque, ou à l'histoire.

Abou'lféda décrit ainsi le lieu nommé *Alhodaïbiyya* : « Le lieu nommé *Alhodaïbiyya*,  
 « dit-il , est situé en partie dans le terri-  
 « toire profane de la Mecque, et en partie  
 « dans le territoire sacré de cette ville. C'est  
 « en ce lieu que les polythéistes arrêterent  
 « Mahomet et l'empêchèrent de passer outre  
 « et d'aller visiter les lieux saints de la Mecque.  
 « C'est de tout le territoire sacré le point le  
 « plus éloigné de la Caaba , il est situé comme  
 « dans l'angle de ce territoire sacré; aussi y  
 « a-t-il entre ce lieu et la sainte Mosquée plus  
 « d'une journée de marche de distance. »

Il falloit, pour bien entendre ce passage, savoir que la partie du territoire de la Mecque, qui est considérée comme sacrée, et à laquelle s'étendent les privilèges de la ville sainte, se nomme *Alharam*, c'est-à-dire *le sacré, l'interdit*, et que le reste de son territoire, hors des limites d'*Alharam*, se nomme *Alhall*, c'est-à-dire *le profané, le libre*; et il falloit ne pas confondre ce territoire sacré (*Alharam*) avec la *Mosquée sacrée* (*Almasdjid alharâm*), ou la Caaba (*Albait alharâm.*) Faute d'entendre tout cela, les traducteurs, excepté Gagnier, ont rendu ce passage d'une manière inintelligible, conservant dans leurs traductions les mots *Alhall* et *Alharam*, sans les expliquer. Petis de la Croix est celui dont la traduction est la plus éloignée du sens de l'auteur.

Les *Caisanis*, secte musulmane, assurent, selon Abou'lféda, qu'un fils d'Ali, nommé *Mohammed ben-Hanefiyèh*, qui, suivant eux, n'est point mort, mais seulement caché aux yeux des hommes, et doit reparoître un jour, fait sa demeure en Arabie sur le mont Redhwa. Notre auteur, comme c'est son usage, a exprimé cela d'une manière très-concise, supposant que ceux pour lesquels il écrivoit connoissoient les opinions de cette secte. Gagnier est encore le seul qui ait bien rendu l'idée d'Abou'lféda. *Hic idem est mons, in quo secta dicta Al-Caisania (i. e. impostorum) (5) fingunt Mohammedem Ali filium vulgò dictum Ebn-al-Hanefia, adhucdum superstitem (vivere)*. Pour avoir traduit *vixisse*, avoir vécu, ~~dit~~ au passé, au lieu du présent que porte le texte, Greave, Petis de la Croix et M. Démétrius ont fait dire à Abou'lféda une chose fort peu remarquable, fausse d'ailleurs et contraire à sa pensée.

Je me hâte de quitter la description de l'Arabie, en observant que cette partie de l'ouvrage d'Abou'lféda mérite le plus grand soin, et que si M. Démétrius se détermine à donner une édition et une traduction complètes de cette géographie, il sera nécessaire qu'il revoie

(5) *Caisani* ne signifie point *imposteurs*. Cette secte prend son nom de son auteur.

cette partie de son travail. Le mémoire de M. Rommel, couronné par l'Université de Gottingue, et publié dans cette ville en 1782, pourra lui être utile pour cette révision. Les divers ouvrages relatifs à la conquête de l'Arabie par les Othomans, dont j'ai donné des extraits fort détaillés dans le tome 4 des Notices et Extraits des Manuscrits, et la Description de la Mecque dont j'ai aussi donné un long extrait dans le même volume, pourroient encore être de quelque utilité pour le même objet.

Passons à la description de l'Egypte. M. Démétrius a eu sous les yeux, pour cette partie de son travail, la traduction de Reiske et l'édition du texte donnée par Michaëlis avec une nouvelle traduction latine et des notes. Il n'a point eu connoissance du fragment publié par Gagnier, comme je l'ai déjà dit; mais les notes de Michaëlis suppléent du moins en grande partie à ce fragment. M. Démétrius fait un juste éloge des notes de Michaëlis; mais il nous a paru relever d'une manière trop dure les défauts de son édition, et les imperfections de la traduction. Nous sommes assez portés à penser, avec M. Démétrius, que l'illustre membre de l'Université de Gottingue n'avoit qu'une connoissance peu approfondie de la langue arabe, et surtout qu'il lui manquoit l'exercice et la pratique sans

lesquels il est si difficile de traduire de soi-même et sans aucun secours étranger, et auxquels le jugement, la sagacité, le génie même ne suppléent que très-imparfaitement. Mais nous nous interdirons toujours une critique dure et offensante pour les hommes dont toute la vie a été consacrée aux bonnes études, et qui ont honoré, comme l'illustre Michaëlis, leur siècle et leur patrie. M. Démétrius seroit sans doute le premier à avouer que la traduction de Michaëlis ne lui a point été inutile, et quelques vers arabes sur lesquels tombe sa critique, et dont le sens, même après avoir lu sa traduction, nous paroît encore fort incertain, ne justifient pas la manière dont il critique ce savant. Ne poussons pas plus loin cette réflexion que nous a arrachée notre respect pour la mémoire de Michaëlis.

Malgré les travaux de Reiske, de Michaëlis et de M. Démétrius, il y auroit encore plus d'une observation à faire sur la description de l'Égypte d'Abou'lféda. Nous nous bornerons à un petit nombre qui auront pour objet de corriger quelques erreurs échappées aux deux derniers traducteurs.

J'observe d'abord que M. Démétrius a eu raison d'abandonner la traduction donnée par Michaëlis de quelques vers que cite Abou'lféda dans la description d'Alexandrie, et de préférer celle de Reiske; mais je ne suis pas aussi

convaincu qu'il ait bien saisi le sens d'une autre citation d'un poète, qui se trouve dans la description d'Osyout. Je ne prends point ici le parti de Michaëlis contre le nouveau traducteur. Assurément le savant professeur de Gottingue auroit mieux fait d'adopter le sens donné par Reiske, l'homme, parmi les orientalistes de l'Europe, qui a le mieux entendu les poètes arabes, quoiqu'il les ait traduits de manière à dégoûter de leur lecture. Au surplus, je soupçonne une faute dans le premier de ces vers, et je crois que le poète avoit dit :

« Ce fut un jour divin, celui que nous  
 « passâmes à Osyout : il n'est personne qui ne  
 « sacrifiât une longue vie pour une nuit pa-  
 « reille à celle dont nous y avons joui. »  
 Je lis YOGBAT au lieu de JOGLAT.

Reiske et Michaëlis avoient bien rendu un passage du commencement de la description de l'Egypte, dans lequel notre auteur dit que « des rochers que l'on nomme les Ca-  
 « taractes, et qui sont au dessus de Syène,  
 « partent et se prolongent deux chaînes de  
 « montagnes qui embrassent le Saïd et suivent  
 « le cours du Nil, l'une à l'est, l'autre à  
 « l'ouest. » Abou'lféda nomme ces deux chaînes de montagnes HADJIZANI, c'est-à-dire *les deux obstacles, les choses qui interceptent le passage ou la communication*. M. Démétrius a rendu cet endroit obscur et même inintelli-

gible en traduisant HADJIZANI par les *cataractes*, tandis que c'est le mot DJANADIL qui a ce sens (6).

Michaëlis, n'ayant pas bien saisi le sens du nom sous lequel les Arabes désignent la colonne dite *de Pompée*, avoit cru que ce nom signifioit la *colonne de Sèvre*. Cette conjecture a été adoptée par M. Démétrius, il en a même fait l'objet d'une note, ce qui prouve qu'il ignore que Michaëlis lui-même a renoncé dans la suite à cette conjecture, et que le nom arabe donné à cette colonne *amoud alsawari*, c'est-à-dire *la colonne des piliers* ou des *colonades*, vient de ce qu'elle étoit entourée de portiques décorés de colonnes.

Abou'lféda voulant indiquer la grandeur de deux villes du Saïd, Asna et Manfelout, les compare à une ville de Syrie nommée *Maarra*, chose très-usitée parmi les écrivains arabes. Michaëlis a rejeté ce sens que Reiske avoit exprimé, et il a fait dire à notre auteur que *chacune de ces deux villes étoit proche de Maarra*. Cependant il a bien senti ce que cette traduction présentoit d'embarrassant, ce qui n'a pas empêché M. Démétrius de traduire toutes les deux fois *πλησίον Μααράς*.

(6) Ἐπίνοιση δὲ ἀπὸ τῶν βουνῶν Ἀλτζανάδελ ἀναθεν Σύηης  
δύο κατάρρασι (Ἀλκωλζιζάν) περιζωνύσῃς τῆς Θεβαΐδα.

Le schérif Edrisi, cité dans la description d'Asna par Abou'lféda, dit que cette ville est *une des villes antiques bâties par les premiers Coptes*. Cela veut dire, comme on n'en sauroit douter quand on a un peu d'usage des écrivains arabes, *par les anciens Egyptiens*. Michaëlis, peu exercé dans ces écrivains, et trompé par le mot *Coptes*, avoit dit dans une note que les Arabes entendoient sous cette dénomination, non les anciens Egyptiens du temps des Pharaons, mais les Egyptiens chrétiens. M. Démétrius a adopté cette note qui n'est qu'une erreur.

Une autre méprise non moins grave échappée à Michaëlis, est d'avoir substitué les Melchites ou Chrétiens orthodoxes aux Malekites, c'est-à-dire aux Mahométans de la secte de Malec, l'une des quatre reconnues pour orthodoxes. Cette faute revient deux fois, dans la description de Monyat-ebn-Khasib, et dans celle de la capitale du Fayyoun. Abou'lféda nous apprend que, dans ces deux villes, il y avoit des collèges des deux sectes musulmanes de Malec et de Schafi, ce qui n'est pas étonnant, les quatre sectes orthodoxes, mais surtout ces deux là, ayant été de tout temps admises en Ægypte. Michaëlis a traduit fort mal-à-propos en commentant le texte, *scholas habens, christianam Melchitarum, et Muhammedanam Schafeitarum*, tandis que Reiske

avoit dit simplement *instructa scholis tam Malekiticis quàm Schafeiticis*. M. Démétrius auroit dû suivre Reiske et non pas Michaëlis, comme il l'a fait en traduisant *γυμνάσια Μεληχίτων η) Σαφιιτων*, et développant dans une note le sens de ces mots, conformément à la traduction du professeur de Goettingue.

Dans la description de Rosette (Raschid), Abou'lféda observe que cette ville est située à 18 milles au dessus de l'embouchure du Nil, et que cette embouchure se nomme proprement *Armosiyya*, ou suivant d'autres *Ormosiyya*. Ne seroit-ce pas une corruption du mot grec *ὄρμος statio navium*, duquel vient le verbe *ὄρμιζω, adpello, naves in stationem subduco*? De *ὄρμος*, les Arabes ont dû faire *Ormosiyya*, c'est-à-dire, *locus ad ὄρμον pertinens*. Je soumets cette conjecture au jugement des critiques, et je ne m'arrête pas plus longtemps sur la description de l'Égypte.

Celle de la Perse, qui vient ensuite, a déjà été publiée en arabe seulement, mais sans la table proprement dite, et avec quelques autres morceaux, par M. Rinck en 1791, à Leipsick, sous ce titre : *Abulfedæ Tabulæ quædam geographicæ*. M. Démétrius n'a pas connu cette édition, comme on le voit par une note où il dit que le texte arabe de cette description paroît ici pour la première fois.

Elle lui auroit fourni quelques bonnes variantes, et le moyen de corriger son manuscrit dans la description de la ville de *Bésa*, où il offre une faute grossière.

Abou'lféda observe que les Arabes appellent cette ville *Fésa*, et qu'ils forment de là l'adjectif *Fésawi*, c'est-à-dire *natif de Fésa*, tandis que les Persans disent dans le même sens *Bésasiri*. A cette occasion, il ajoute que le fameux vizir Bésasiri, si connu dans l'histoire, qui fit prier pour les khalifes Fatémis d'Egypte, dans les chaires de Bagdad, après avoir chassé de cette capitale le khalife Abbasi Kaiem, avoit pris son surnom de *Bésasiri*, de ce qu'il avoit appartenu à Arslan, seigneur turc natif de Bésa. Reiske a bien rendu le sens de ce passage; mais M. Démétrius, trompé par une mauvaise leçon de son manuscrit, et ne connoissant pas le fait dont Abou'lféda fait mention, fait dire à notre auteur que « Bésasiri ayant chassé le khalife « Abbasi Kaiem de Bagdad, enleva cette ville « aux khalifes Fatémis d'Egypte (7). » Bagdad n'a jamais fait partie que dans ce seul instant des états des khalifes Fatémis.

C'est au surplus la seule inexactitude que j'aie remarquée dans la traduction de la description de la Perse.

(7) Αὐτὸς ἐκεῖνος, ὅστις ἤρπασεν ἀπὸ τοῦς χαλίφας τῆς Αἰγύπτου τὸ Μπασιδάδ, ἐκδιώξας Ἀλκάιμον τὸν Ἀββασιδῆν.

M. Démétrius a placé ensuite la description du golphe Persique et de la mer Rouge, dont le texte se trouvoit déjà avec la traduction de Greave dans le tome 3 des Petits Géographes Grecs.

Il en faut dire autant des tables de longitudes et de latitudes de Nasir-eddin et d'Ulughbeg qui terminent ce recueil, et que M. Démétrius a fait réimprimer d'après l'édition des Petits Géographes. A la suite de ces tables, se trouvent de courtes notices sur les ouvrages et les auteurs cités par Abou'lféda; si elles ne sont pas toujours exactes, c'est la faute des sources où a puisé M. Démétrius, telles que la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. Par exemple, il faut corriger ce qu'il dit de l'ouvrage de SAMANI, intitulé LES GÉNÉALOGIES, ouvrage cité plus d'une fois par Abou'lféda, comme nous avons eu occasion de l'observer dans cette notice. L'ouvrage de Samani est renfermé dans huit volumes, selon Hadji Khalfa, et n'a point, comme le dit M. Démétrius d'après d'Herbelot, quatre-vingt volumes. Il est également faux qu'Ezz-eddin Abou'lhasan Ali Djézéri l'ait augmenté et porté jusqu'à cent volumes. D'Herbelot a mal compris et mal lu Hadji Khalfa, qui dit qu'Ezz-eddin l'a abrégé, et en même temps y a fait quelques additions, et que son ouvrage ne forme que trois volumes.

En relevant quelques erreurs dans la traduction grecque de M. Démétrius, nous n'avons point du tout l'intention de donner une idée défavorable de son travail qui mérite au contraire beaucoup de reconnaissance de ceux auxquels il est destiné. Nous n'avons fait ces observations que pour donner quelque utilité à cette courte notice. Nous ne doutons point que M. Démétrius, avec un peu d'exercice, ne parvienne à éviter ces légères fautes, et à donner à ses compatriotes de bonnes traductions des écrivains arabes les plus importants. Nous nous estimerions heureux si le témoignage que nous nous plaisons à rendre à ses talens pouvoit contribuer à l'encourager dans cette carrière pénible, et à soutenir son zèle pour l'étude des langues et de la littérature de l'Orient.

S. DE S.

---





D: Ge 1880

ULB Halle  
000 546 070

3/1



